

Art et science, le choc des imaginations

Un nombre croissant de projets associent artistes et scientifiques. Pourquoi cet attrait réciproque ? Les chercheurs disent y gagner en recul sur leurs pratiques, tandis que les artistes trouvent des sujets nouveaux. Enquête

Le Monde · 15 Nov 2017 · catherine mary

Comment reprendre la main sur l'action ? » dans un monde où «on n'agit plus, où avant on agissait, mais plus maintenant (...), où des choses agissent mais sans nous, en dépit de nous». Pour explorer cette question, sur scène, trois comédiens s'amuse à composer des phrases à partir de mots piochés au hasard dans un dictionnaire. « Agir, c'est activer le levier du monde et prendre une photo du résultat », s'aventure l'un d'eux. Puis la scène se transforme en un chantier mouvant où apparaissent de surprenantes machines. Les comédiens débattent alors du principe de Newton – « s'allonger sous un arbre et attendre » –, de la sélection naturelle – «essayer plein de trucs aléatoirement et sélectionner ce qui marche »... Rien à voir avec la science? Si, pourtant. Nil



science Le Monde
& médecine

Art et science,
le choc des
imaginationes

Actum, le dernier spectacle du groupe des $n + 1$ de la compagnie Les Ateliers du spectacle est le résultat d'un projet de recherche inédit mené par les comédiens au cours de résidences d'artistes dans les laboratoires de différentes institutions scientifiques incluant l'Inria, le CNRS, l'université ParisSaclay, l'université d'Evry, le laboratoire de mathématiques J. Leray de l'université de Nantes, l'Institut des neurosciences de Grenoble et le CEA. Ils ont

conçu un protocole de recherche, sous la forme d'un jeu de cartes intitulé «Changer le monde», auquel les chercheurs ont joué au cours d'une expédition sur le plateau du Vercors.

«Là où les $n+1$ sont très forts, c'est qu'ils nous remettent en perspective les raisons pour lesquelles on fait de la recherche. Ils nous poussent à comprendre pourquoi on est curieux. Ça suscite de nouvelles questions scientifiques », s'enthousiasme la neuroscientifique Hélène Loevenbruck, du Laboratoire de psychologie et neurocognition de Grenoble, qui a participé à l'expédition sur le plateau du Vercors. «Avec eux, je me suis rendu compte que l'introspection, c'était un outil exceptionnel, et qu'il ne fallait surtout pas s'empêcher d'en faire en tant que scientifique. Et pousser ceux qui participent à nos recherches à en faire », ajoute-t-elle. «On s'est retrouvés avec une toile tissée d'informations et nos réflexions se sont mises à converger, se souvient son collègue de l'Institut de neurosciences de Grenoble, Antoine Depaulis. Travailler sur la peur était, par exemple, un élément central de cette réflexion, poursuit-il. Ça m'a fait me rendre compte que je voulais mettre plus d'humain dans ce que je faisais», ajoute

Tristan Caroff, du CEA de Grenoble. « On s'est mis dans des carcans sans s'en rendre compte et, eux, ils les font exploser », ajoute Grégory Cwicklinski, du CEA de Grenoble.

Cursus universitaires, colloques et résidences alliant art et sciences foisonnent au sein des institutions scientifiques. En témoignent le partenariat récemment mis en place entre l'Atelier Art-Sciences de Grenoble et l'Akademie Schloss Solitude à Munich, une fondation publique accueillant des résidences interdisciplinaires d'artistes, ou la création, en 2017, d'une chaire arts-sciences par l'Ecole polytechnique, l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs et la Fondation Daniel et Nina Carasso. L'ambition ? Mieux penser la complexité des questions posées par les mutations contemporaines, grâce à une approche pluridisciplinaire faisant dialoguer les sciences dites «dures», l'art et les sciences humaines.

« Depuis une quinzaine d'années, il y a une montée en puissance de la thématique arts et sciences qui repose sur l'idée qu'il y a une dimension créative dans la recherche scientifique et que les artistes puisent dans la science et dans la technologie des matériaux de création», commente Etienne Anheim, vice-président de la Fondation des

sciences du patrimoine. « Nous sommes dans une époque où des questions de genre, de relation de l'homme à l'animal ou encore de vie et de non-vie se posent avec acuité. Ces questions sont bien trop complexes pour être posées par une seule discipline. Les artistes, par exemple, questionnent depuis longtemps le genre, et c'est aux institutions de mettre en relation l'univers des artistes avec celui de la science, afin de leur permettre de dialoguer », précise Jean-Baptiste Joly, directeur de l'Akademie Schloss Solitude en Allemagne.

Car ce rapprochement entre l'art et la science succède à une longue période d'isolement de la science. Jusqu'au XVII^esiècle, la science et l'art étaient englobés dans la culture humaniste de la Renaissance et les personnalités de l'époque, comme Galilée ou Descartes, étaient formées aux arts et à la philosophie, sans compter Léonard de Vinci. Galilée, par exemple, pratiquait le dessin, ce qui contribua à faire de lui un fin observateur du ciel.

La séparation entre les disciplines s'amorça au XVII^e siècle, avec la création des académies, menant à l'institutionnalisation des disciplines et à la spécialisation. Ce qui n'empêche pas une considération mutuelle entre les différents spécialistes, comme en témoigne la rédaction de l'Encyclopédie par Diderot, le

philosophe, et d'Alembert, le mathématicien. Mais la divergence s'accroît au XIXe siècle, et la science s'autonomise du reste de la culture. « Au XIXe siècle, la science est arraisonnée par le pouvoir. Elle devient un élément constitutif de la révolution industrielle et du développement politico-économique qui l'accompagne – le capitalisme, pour l'appeler par

son nom », souligne le physicien Jean-Marc Lévy-Leblond, de l'université de Nice, par ailleurs amateur d'art contemporain et auteur de plusieurs essais critiques sur les rapports entre science et culture, dont *La science n'est pas l'art* (éditions Hermann, 2010).

Retrouver un supplément d'âme

Au XXe siècle, les sciences « dures » surplombent les autres disciplines considérées comme mineures, et écartées des cursus scientifiques. « Un physicien ou un biologiste n'a le plus souvent jamais lu une page de Galilée ou Darwin, alors qu'il est impossible pour un artiste ou un philosophe de ne pas se référer à l'histoire de sa discipline », poursuit Jean-Marc Lévy-Leblond. « Les scientifiques, ébranlés par une sérieuse crise de confiance, cherchent par ce rapprochement entre

arts et sciences à retrouver un supplément d'âme. Symétriquement, les artistes, qui se sentent souvent isolés, espèrent y trouver une plus forte légitimation sociale. On peut être tenté d'y voir une version moderne de la fable *L'Aveugle et le*

Paralytique », conclut-il. « Dans la pratique, ce que j'observe, c'est plutôt l'utilisation des artistes comme testeurs des innovations technologiques », confirme Jacques-Emile Bertrand, directeur de l'Ecole supérieure d'art de Cergy-Pontoise.

Au cours des dernières années, les technologies du numérique ont ainsi révolutionné l'art de la mise en scène par la création de décors virtuels permettant aux comédiens ou aux danseurs d'explorer de nouvelles configurations de l'espace. L'Atelier Art-Sciences de Grenoble ou le Centre des arts d'Enghien-les-Bains ont ainsi favorisé l'émergence de nombreux artistes qui ont fait des technologies du numérique leur instrument de création. Dans leur spectacle *Pixel*, créé en 2014 avec le chorégraphe Mourad Merzouki,